

## **Le Cortège du Graal de Wolfram Von Eschenbarch**

**Traduction E. TONNELAT – ED. AUBIER MONTAIGNE**

Cependant on transporta à travers la salle un objet dont la vue causa à tous une grande douleur. Un page était soudain apparu à la porte il portait (et c'était un usage qui, jetait les chevaliers dans une grande tristesse) une lance à la pointe acérée. On voyait sourdre du fer tranchant des gouttes de sang qui, coulant ensuite tout le long de la hampe, tombaient sur la main et jusque dans la manche du porteur. Tous les assistants, dans la vaste salle, se mirent à pleurer et à pousser des cris. Si l'on assemblait les peuples de trente royaumes, ils ne pourraient pas verser, plus de larmes que ne, faisaient ces chevaliers. Le page, tenant la lance dans ses mains, la transporta tout autour de la salle, en suivant les quatre murs, et revint ainsi jusqu'à la porte. Puis, d'un bond, il quitta la salle.

Alors cessèrent les lamentations que, dans leur désespoir, poussaient les assistants. La lance que le page portait en sa main avait ravivé leur grande douleur.

Si ce n'est point retenir trop longtemps votre attention, je vais entreprendre de vous dire quel noble office se déroulait en ce lieu.

A l'une des extrémités de la grande salle, une porte d'acier s'était ouverte. Il en sortit deux nobles damoiselles. Je vous dirai comment elles étaient parées. Elles étaient de celles qui peuvent inspirer à un chevalier le désir de les servir fidèlement et lui accorder la douce récompense d'amour. C'étaient des dames de grande beauté. Des couronnes posées sur leurs cheveux leur faisaient un chapeau de fleurs. Chacune d'elles portait à la main un candélabre d'or. Leur blonde chevelure était longue et bouclée. Elles tenaient des lumières qui brûlaient avec une flamme claire. Et que je n'oublie pas ici de vous parler du vêtement qu'elles portaient au moment où elles pénétrèrent dans la salle. La comtesse de Ténabroc avait une robe de sombre écarlate, et sa compagne portait une robe semblable. Toutes deux étaient parées de ceintures qui serraient leur taille au-dessus des hanches.

Derrière elles venait une duchesse avec sa compagne. Chacune d'elles portait deux fins bâtons d'ivoire. Leur bouche avait l'éclat vermeil du feu. Les quatre damoiselles s'inclinèrent. Deux d'entre elles allèrent ensuite déposer les bâtons d'ivoire devant le maître du château. Tout s'accomplissait avec grand soin. Les quatre dames se réunirent ensuite en un seul groupe. Elles étaient toutes très belles. Elles avaient des vêtements semblables.

Mais voyez maintenant paraître quatre autres couples de dames. Voici quel était leur ministère : quatre d'entre elles tenaient de grands cierges ; les quatre autres transportaient avec le soin le plus empressé une pierre de grand prix que, durant le jour, le soleil pénétrait toute de ses rayons. On savait le nom de cette pierre c'était une hyacinthe aux reflets de grenat ; elle était de grandes dimensions, longue et large. Un artisan, chargé de la tailler pour en faire le plateau d'une table, l'avait amincie, afin qu'elle fût plus légère. C'est assis à cette table que mangeait le maître du château car sa richesse était sans bornes. Les huit damoiselles allèrent se placer devant le maître du lieu. Elles inclinèrent la tête pour le saluer. Quatre d'entre elles posèrent la table sur des pieds d'ivoire blancs comme neige (c'étaient les bâtonnets d'ivoire qu'avaient apportés ces premières pucelles). Puis, avec une grande courtoisie, elles se retirèrent et allèrent se placer auprès des dames qui les avaient précédées. Les robes de ces huit dames étaient plus vertes que le gazon ; on les avait taillées, amples et longues, dans un samit d'Azagouc. Les dames étaient serrées à la taille par des ceintures de grand prix, étroites et longues. Chacune de ces huit damoiselles portait sur sa chevelure une brillante couronne de fleurs.

La fille du comte Ivain de Nonel, et celle de Jernis de Ril étaient venues de bien loin pour accomplir l'office que je vais vous dire. On vit les deux princesses s'approcher, vêtues de parures

magnifiques. Chacune portait sur une serviette, un couteau coupant comme une arête, objet étrange et merveilleux. Ces couteaux étaient faits d'un argent très, dur et très blanc ; ils attestaient l'habileté et le soin de l'ouvrier qui les avait faits ; ils étaient si tranchants qu'ils eussent pu couper de l'acier. Devant celles qui portaient ces couteaux d'argent marchaient de nobles dames, qui avaient pour charge d'éclairer les couteaux avec les flambeaux qu'elles tenaient en main ; c'étaient quatre pucelles sans reproche. Ainsi s'avançaient ces six damoiselles. Ecoutez maintenant ce qu'elles firent les unes et les autres.

Elle s'inclinèrent. Puis d'eux d'entre elles apportèrent jusqu'à la table précieuse les couteaux d'argent et les y déposèrent, Ensuite, avec une noble décence, elles allèrent se joindre aux douze autres. Si j'ai bien fait le compte, ce sont dix-huit dames qui se tiennent là, debout, en groupe.

Après elles, on en vit six autres s'avancer en des vêtements pour lesquels on avait fait de grandes dépenses. Leurs robes étaient taillées pour une part dans une étoffe de soie brochée d'or et pour le reste dans une soie de Ninive. Ces six pucelles, aussi bien que les six damoiselles qui les avaient précédées, portaient des robes dont chaque, moitié était, faite d'une étoffe différente et qu'il avait fallu payer chèrement.

Derrière elles venait la reine. Son visage rayonnait d'un tel éclat que tous crurent voir le jour se lever. Elle était vêtue d'une soie d'Arabie. Sur un tissu de vert achmardi elle portait un objet si auguste que le Paradis n'a rien de plus beau, chose parfaite à quoi rien ne manquait et qui était tout à la fois racine et floraison. Cet objet, on l'appelait le Graal. Il n'était sur la terre chose si merveilleuse qu'il ne la surpassât. La dame, qui avait reçu du Graal lui-même mission de le porter, avait nom Repanse de Joie. La nature du Graal était telle qu'il fallait que celle qui en prenait soin fût d'une pureté parfaite et qu'elle s'abstînt de toute pensée déloyale.

Devant le Graal on portait des luminaires de très haut prix : c'étaient six vases de verre, longs, transparents et beaux, où une huile embaumée brûlait en donnant une haute flamme. Quand la reine et les damoiselles qui portaient ces vases remplis d'huile eurent franchi la porte et se furent avancées jusqu'à l'endroit où elles devaient se tenir, elles s'inclinèrent courtoisement. La reine au coeur loyal posa le Graal devant le maître du château. L'histoire nous dit que Perceval regarda à maintes reprises la dame qui portait le Graal et eut la pensée tout occupée d'elle ; il avait d'ailleurs sur ses propres épaules le manteau de la reine. Ces sept dames, avec une noble décence, allèrent ensuite se placer près des dix-huit autres damoiselles.

Leur troupe s'entrouvrit, pour permettre à la plus auguste de toutes de prendre place au milieu de ses compagnes. On m'a conté que de chaque côté de la reine se tenaient douze damoiselles.